

XYZ. La revue de la nouvelle

L'abri

Bertrand Bergeron



Number 14, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3083ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, B. (1988). L'abri. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 47–49.

d'après deux sérigraphies de Marius Allen

Je songerais plutôt à cette fois où Muriel s'est dressée devant moi comme cela lui arrive — alors cette impression, la même chaque fois, que toute son impatience en un seul moment —, les mains sur les hanches, et elle a parlé, c'était à moi qu'elle s'adressait. Alors Martin, affolé, se plaque contre elle, lui entourant une cuisse de ses petits bras, n'osant même plus pleurer. On a l'impression, c'est chaque fois le même scénario, le silence jusqu'à la rage la violence, si bien que le ton de la voix, c'est forcé quand on se tait trop longtemps, cet excès dans les moyens traduit finalement n'importe quoi peut-être, mais vous le prenez invariablement comme un manque de confiance — pourquoi ne pas avoir parlé plus tôt, au moment où peut-être les choses se seraient arrangées en douceur, avec un peu de bonne volonté à peine, au lieu de cette scène, ce manque de confiance tout aussi humiliant pour soi qu'un mensonge; alors moi, dans ces moments-là, je prends mes distances, me refusant de tomber dans ce qui, de toute évidence, se monte à la manière d'un piège, dont le risque serait de me laisser transformer en objet, devenir la chose qui fait ceci ou cela, sans en comprendre la raison, sans y adhérer, en contrepartie d'une trêve, d'une accalmie.

D'ailleurs, si ma mémoire est bonne, il s'agit de cette fois où je me suis demandé si, pour Muriel, les figures de rhétorique, l'allégorie, la métaphore, toutes ces choses-là existaient également dans sa langue. Car elle gesticulait et, à cause même de la répétition d'un geste, je finis par deviner que son impatience était liée à la maison, au premier.

Aussi, un peu comme on improvise, je me lève, me dirige vers l'escalier. Cette fois encore, ça ne rate pas: sur une impulsion apparemment irrésistible, Martin laisse Muriel, court vers moi et m'enserme une cuisse jusqu'à ce que je saisisse ses bras, que je le hisse contre moi alors il m'entoure le cou, me prend le plus qu'il peut, de peur que le monde ne s'écroule. Le pauvre petit! Je le serre contre moi, nous montons à l'étage. Puisque je ne sais trop où regarder et encore moins ce que je cherche, je fouine ici et là. Pourtant, le rangement a été fait, aucun carreau brisé, aucun meuble esquiné ou dangereusement branlant, il n'y a rien d'autre à faire que de continuer à laisser traîner son regard un peu n'importe où, à

écouter Martin maintenant qu'un peu calmé il a recours à la parole pour traduire son inquiétude, des mots auxquels je n'entends rien — je me demande depuis le début, d'ailleurs, si les mots qu'il dit dans ces moments-là proviennent bien de la langue de Muriel, les intonations et ces accents si différents dans la bouche du petit — et finalement, lorsqu'il a retrouvé son calme, comme je n'ai toujours pas compris ce qui requérait que je m'agite sur-le-champ, je prends place sur la berçante, et lui, les yeux fermés, s'endort peu à peu, les lèvres ouvertes et sa salive, on n'y peut rien, qui se répand dans mon cou.

Il est si tranquille, dans ces moments-là, si rassuré dans son univers, il en devient plus beau encore, ses paupières un peu bridées, comme celles de Muriel et ses boucles folles, plus sombres que les miennes. Je le berce, peut-être me faut-il de semblables occasions pour le faire.

Dans ces conditions, il est plus facile d'observer puisqu'il n'y a rien d'autre à faire. Je regarde le toit incliné, les planches embouvetées les unes dans les autres, un toit solide qui fait ma fierté, plus que les murs, étonnamment. Car si les murs latéraux, ceux au centre desquels se trouvent les fenêtres, tiennent bon, les deux autres, par contre, sur lesquels s'appuient les pentes du toit, j'ai pourtant utilisé un bois de première qualité — du moins le prix le laissait supposer; mais ça m'embête toujours un peu, ces vendeurs qui ne parlent pas la même langue que vous, leurs gestes expressifs je veux bien, on dirait que les mots ne collent pas sur les choses, alors on a beau se montrer minutieux sur le choix des matériaux, l'assemblage, planche contre planche, faisant attention aux moindres joints — j'avais le temps puisque l'automne encore loin, calfeutrant la plus petite fissure — j'entendais Muriel en bas, les bruits de Muriel, je dirais ses odeurs, il lui arrivait même de chanter à cette époque, nous nous connaissions si peu et pourtant, il nous fallait des murs solides c'est certain, des murs contre l'hiver mais pour nous aussi bien toutes ces nuits, je savais si peu de choses avant elle je me prenais parfois à rire, tout seul, à cause du soin excessif que j'accordais aux choses, aux planches, aux joints, et il me revenait sans cesse à l'esprit cette image que j'édifiais une barricade — mais contre quoi? D'ailleurs, et pourtant je suis parcimonieux, je n'avais rien remarqué jusqu'à ces jours-ci; et puis un matin, c'est d'abord la couleur qui a attiré mon attention, on aurait dit du bois mouillé et, en s'approchant, on avait l'impression que si l'on posait le doigt sur le bois qu'on exerçait une pression, le doigt s'enfoncerait dans ce qui prenait maintenant l'allure d'une pâte réfractaire aux lignes droites, aux angles nets, se courbant par endroits ou plutôt s'affaissant, c'est du moins ce qu'on imagine car le bois se fait plus épais par zones, non pas qu'il supporte moins bien le toit, mais plutôt comme si le toit prenait des

ondulations là où le mur s'épaissit.

Maintenant, le petit est endormi complètement, il a une respiration calme et bruyante — je sais bien de qui il tient cela. C'est presque le silence complet dans la maison. Au plus, de temps en temps, j'entends des pas au rez-de-chaussée, les pas de Muriel. Peut-être a-t-elle deviné, pour le petit qui dort. Peut-être est-ce pour cette raison qu'elle ne fredonne pas ses airs, étranges pour moi, étranges mais fascinants, avec leurs paroles auxquelles je n'entends rien, mais qui racontent pour elle.

À présent, le petit a relâché son étreinte, s'en remettant à moi complètement, à croire que dans mes bras ou dans ceux de Muriel, le monde serait une chose solide et stable, avec des contours nets, des angles bien délimités. Je me demande quels mots on utilise, dans la langue de Muriel, pour désigner ces murs qui s'affaissent ces enflures graisseuses et ces fentes entre les planches du toit, ces planches qui à présent, n'offrent plus la moindre prise, même au mortier de la qualité la meilleure, cette toiture qui laisse passer le vent.

Bertrand Bergeron a publié plusieurs nouvelles dans plusieurs périodiques, au Québec et à l'étranger. Il a fait paraître deux recueils, *Parcours improbables* (L'instant même, 1986) et *Maisons pour touristes* (L'instant même, 1988). Lauréat des prix Gaston-Gouin (1986) et Septième-Continent (1987), il est membre du GIFRIC et enseigne au Collège de la région de l'amiante.